Collectif, *Vous avez dit mandragore ? Une médecine médiévale*

Véronique Soreau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/5416>

DOI : 10.4000/ccm.5416

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 300-303

ISBN : 978-2-490783-07-6

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Véronique Soreau, « Collectif, *Vous avez dit mandragore ? Une médecine médiévale* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 252 | 2020, mis en ligne le 02 décembre 2020, consulté le 25 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5416>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Vous avez dit mandragore? Une médecine médiévale, catalogue d'exposition (Musée de Saint-Antoine-L'Abbaye, 8 juillet-11 novembre 2018), S. DEMARTHE (dir.), Rennes, Éditions Ouest-France, 2018.

L'ouvrage, de belle facture, est attrayant de prime abord par sa couverture représentant une gravure de mandragore. Richement illustré, il suscite d'emblée l'intérêt du lecteur grâce à son titre énigmatique : *Vous avez dit mandragore? Une médecine médiévale*. Cependant, le contenu ne correspond pas exactement à cet intitulé, évocateur des mystères qui entourent l'utilisation d'une telle plante, et plus généralement de la médecine médiévale et ses pratiques populaires et magiques. En effet, sur les quatre sections annoncées dans le sommaire comportant 18 articles rédigés par des spécialistes (doctorants en langue et littérature

française, docteurs en anthropologie, en pharmacie, en herboristerie, en histoire de l'art et archéologie du Moyen Âge, MCF et professeurs en langues et littératures du Moyen Âge, histoire du Moyen Âge, histoire de l'art et archéologie du Moyen Âge, conservateurs du patrimoine, herboristes), un seul traite le sujet spécifique de la mandragore (article de Valérie Gontero-Lauze, p. 94). Après la lecture des préfaces de Jean-Pierre Barbier, président du Département de l'Isère et de Michèle Bilimoff, ex-ingénieure de recherche au CNRS, puis de l'introduction par Géraldine Mocellin, directrice du Musée

de Saint-Antoine-l'Abbaye, nous comprenons que ce qui nous est offert à la lecture sera axé sur l'histoire de la médecine, et plus particulièrement sur sa pratique à l'abbaye de Saint-Antoine, mais non pas sur la plante même de la mandragore. Nous devinons enfin que le livre est la version imprimée des textes de l'exposition de 2018 du Musée de Saint-Antoine-l'Abbaye intitulée : *Vous avez dit Mandragore ? Accueillir et soigner en Occident* (titre plus adéquat pour cet ouvrage), dont le titre est indiqué à la fin de l'ouvrage dans le « Catalogue des œuvres présentées dans l'exposition » (p. 108).

La première partie intitulée « Charité et accueil » est composée de deux articles détaillés sur la manière dont s'est développée la tradition de la charité, l'impulsion de l'ordre hospitalier des Antonins qui accueillait tous les malades dès le ^{xiv}^e s., examinant l'identification des soins prodigués dans ces institutions. L'origine du pèlerinage des malades victimes du « feu Saint-Antoine » (brûlures et gangrènes liées à la consommation de seigle ergoté) est plus particulièrement traitée, ainsi que la création et le développement de la confrérie de Saint-Antoine, qui inventa deux remèdes : le Saint-Vinage qui est un macérat de plantes et de vin, et l'eau de Saint-Antoine, « mise en contact avec les reliques du saint ». Enfin, nous apprenons que cette tradition de l'accueil des malades permettait à certains amputés de séjourner à l'abbaye de Saint-Antoine jusqu'à la fin de leur vie.

La deuxième section : « Architecture et Décor » comporte six articles. Après un bref historique sur la création des institutions hospitalières, l'a. du premier article évoque les diverses appellations attribuées à ces lieux, puis l'évolution de la localisation de ces établissements, d'abord plus souvent au cœur des villes ou sur les routes de pèlerinage, et plus tard au ^{xii}^e s., de plus en plus éloignés de toute autorité religieuse. Seules subsistaient les chapelles bâties proches de la salle des malades. Le deuxième article nous indique que, dès le ^{iv}^e s., des établissements étaient prévus pour accueillir des pèlerins et qu'au ^{vi}^e s., la règle de saint Benoît définissait l'obligation d'accueillir les indigents. Plusieurs exemples célèbres d'architecture intégrant le soin des malades dans les monastères sont rappelés, tel le plan de l'abbaye de Saint-Gall, dédié aux soins et constitué de bâtiments spécifiques : infirmerie, pharmacie, maison médicale, bâtiment pour les saignées, jardin médicinal. L'exemple de Lyon où de nombreux hôpitaux accueillaient les malades en fonction de leur pathologie est également détaillé. Un troisième article développe les exemples de mobilier liturgique des hôtels-Dieu entre Nevers, Strasbourg et Issenheim où la figure

de Marie est partout représentée. En effet, l'image de la Vierge Marie était associée à sa fonction de guide menant au salut les malades. L'Hôtel-Dieu de Beaune, la léproserie de Meursault, et Saint-Antoine de Ranvers (Turin), sont autant d'exemples d'architectures et de décors proposés dans les articles suivants. Ils permettent de conclure que la contemplation des images du Christ, outre les traitements médicaux à base de plantes, aidait aussi les malades à guérir, mais permettait surtout le rayonnement de l'ordre des Antonins.

« Médecine et soins » constitue la troisième section de l'ouvrage. Tout d'abord, Laurence Moulinier nous emmène à l'intérieur du cloître, sur les lieux mêmes de la pratique, mais aussi de la conservation des manuscrits médicaux, et de l'enseignement de la médecine. Il nous est rappelé que le moine-médecin a, jusqu'au ^{xi}^e s., le soin des malades pour mission, grâce aux ressources du jardin du cloître. Ce n'est qu'à partir de cette même période que la connaissance médicale se laïcise sous l'impulsion de l'apparition de l'apothicaire. En effet, l'a. insiste sur l'importance de la pharmacopée qui est le cœur même d'une médecine fondée sur l'utilisation des plantes et de leurs vertus, célébrées notamment par le fameux poème de Walahfrid Strabon *Hortulus*. La pratique de la médecine repose alors non seulement sur la pharmacologie, mais aussi sur la diététique, et les évacuations : purgations et saignées, car le corps est « à l'image de l'Univers ». En conclusion, l'a. souligne l'importance des saignées. C'est alors que dans un deuxième article, Marilyn Nicoud retrace un historique de la chirurgie, entre le ^{ix}^e et le ^{xv}^e s., entre l'orient et les traités encyclopédiques, de l'Italie du ^{xiii}^e s. et ses célèbres auteurs chirurgiens comme Roger de Parme puis Dino del Garbo, à Paris où les barbiers ne sont reconnus qu'au ^{xv}^e s. Contrairement aux idées reçues, l'a. nous démontre que le tabou du sang par l'Eglise n'est qu'une façade : la chirurgie est pratiquée en secret lors de dissections, plus fréquentes qu'on ne croit, des corps. L'exemple de Hons von Gersdorff, chirurgien du ^{xv}^e s. à l'hôpital Saint-Antoine de Strasbourg, étudié par Elisabeth Clémentz, démontre que cette branche de la médecine, souvent mal considérée, était une science en essor. Inspiré notamment par Guy de Chauliac et Lanfranc, Hans von Gersdorff fut précurseur d'une technique spéciale pour la pratique des amputations. Les soins thérapeutiques de l'ordre des Antonins sont traités dans deux des articles de cette section. Ils sont spécifiques et remarquables sur plusieurs points. D'une part, par la mise au point de remèdes à base de plantes pour guérir la maladie dite

« feu Saint-Antoine » ou mal des ardents, liée à l'ergotisme (précédemment traité dans la deuxième partie de l'ouvrage). D'autre part, le soin par la contemplation des peintures du retable d'Issenheim où est représenté saint Antoine ainsi que quatorze plantes médicinales, connues aujourd'hui encore pour combattre l'ergotisme, jouait certainement une part non négligeable dans le traitement de cette maladie.

La quatrième partie intitulée « Jardin de Santé », est de mon point de vue, la partie la plus en adéquation avec les attendus du lecteur et répond bien au titre de l'ouvrage. V. Gontero-Lauze, L. Moulinier, et Nicole Chambon apportent chacune un point de vue scientifique complet et documenté sur des textes, personnages, et plantes d'exception de la médecine médiévale, ainsi que la place des simples dans la peinture et celle des minéraux dans les lapidaires. Nous est présenté tout d'abord le *Jardin de santé* de Jehan de Cuba au xv^e s., premier livre d'histoire naturelle imprimé. Connu sous le nom d'*Hortus sanitatis*, il est très rapidement traduit en français à Paris par Antoine Verard. Il est ainsi rappelé la portée symbolique et philosophique de ce traité appelé « herbier », qui invite à voir le jardin comme représentation du monde dans son ensemble. Après un rappel sur ce que le terme « herbier » implique, l'a. traite de la composition de l'ouvrage et souligne le fait que la connaissance des plantes reposait sur une tradition orale, ce qui l'amène à conclure que les herbiers étaient à la fois destinés aux non-spécialistes lettrés, et aux savants. Ensuite, c'est Hildegarde de Bingen, bénédictine du xii^e s., figure d'exception à plus d'un titre, qui nous est présentée. Ce deuxième article souligne d'emblée le fait que depuis plusieurs dizaines d'années, elle soit célébrée par de nombreuses maisons d'édition et autres sociétés de naturopathie, et que ses traités soient mis en application par de nombreux médecins. En effet, les vertus des végétaux qu'Hildegarde avait décrits et probablement testés pour soigner certaines maladies sont vérifiées scientifiquement par la médecine actuelle. Elle est donc précurseur à son époque, véritable visionnaire, dont la seule trace subsistante de l'étendue et des sources de ses connaissances est sa correspondance. Ses écrits circulèrent largement, notamment dans sa *Physica*, où elle réunit conseils de santé et de spiritualité. Un troisième article très attendu, puisqu'annoncé dès le titre de l'ouvrage, examine la plante mandragore. L'a. rappelle tout d'abord que, célébrée depuis l'Antiquité, elle est dotée de vertus mystiques liées à la ressemblance de ses racines mâles ou femelles avec le corps humain : on lui attribue alors tous les

pouvoirs, notamment ceux de la fertilité et de la divination. Puis il est précisé qu'au xv^e s., de nombreux traités de pharmacopée lui laissent une large place, car elle apparaît dans l'*Antidotaire Nicolas* devenu au xiv^e s. le manuel officiel des apothicaires. La plante, très coûteuse et appelée « main de gloire », est l'objet de convoitise et de contrefaçons jusqu'à l'époque moderne. Aujourd'hui encore, la mandragore reste entourée d'une aura pleine de mystères. Le dernier article traite de la place singulière des simples dans la peinture du xv^e s. Il est souligné que, d'abord diabolisées, les fleurs ont trouvé, grâce à la représentation du Christ pharmacien, une place de choix. Par ex., le lys est ainsi indissociable de la Madone et de sa virginité. L'a. précise que la pharmacopée populaire qui est représentée en peinture traite le plus souvent de maladie morale. Sont cités également les livres d'heures où figurent abondamment les simples, et les tableaux où l'on fait parler les fleurs et les plantes médicinales qui occupent une position de détail, tout en étant souvent porteuses de messages et de sens cachés. Enfin, l'avant-dernier article met en valeur les minéraux, qui ont également un rôle non négligeable en ce qui concerne le traitement des maladies ou la protection contre certains maux au Moyen Âge. Ainsi, leurs vertus thérapeutiques étaient rassemblées dans des traités appelés lapidaires, qui incluaient théorie des signatures et des humeurs. Nous apprenons aussi que les pierres avaient aussi des pouvoirs de protection contre les maladies, et on leur attribuait également des pouvoirs magiques. Les minéraux sont aujourd'hui redécouverts et particulièrement en vogue à notre époque.

La postface vient conclure l'ouvrage de manière originale, développant le rôle du parfum dans les soins thérapeutiques. Il est ainsi rappelé que depuis l'Égypte ancienne, le parfum est lié au divin, et qu'au Moyen Âge, ses vertus sont redécouvertes et développées grâce aux traités arabes et grecs. L'a. conclut sur l'importance des odeurs issues des huiles essentielles de plantes, réhabilitées aujourd'hui par la médecine moderne.

L'ouvrage est dans son ensemble intéressant et bien conçu. Cependant, il est à regretter parfois pour certains articles le manque de cohérence entre les textes traitant du Moyen Âge et les illustrations qui sortent de la période (photographies d'objets du xvii^e, xviii^e et xix^e s.).

Ce livre apporte un éclairage certain sur la médecine pratiquée par l'ordre de Saint-Antoine, et donne au lecteur l'envie de lire davantage sur l'utilisation des

plantes au Moyen Âge, grâce à la dernière partie complète et bien documentée. En effet, ce « Jardin de Santé » offre des points de vue complémentaires

sur une médecine médiévale que l'on redécouvre aujourd'hui.

Véronique SOREAU
UMR 7302 – CESC